

RN : dans l'ombre de Le Pen, le «clan des Versaillais»

Sophie des Déserts, Nicolas Massol

Issus de l'Ouest parisien, diplômés de grandes écoles et armés d'une ardente foi catholique, Renaud Labaye, Ambroise de Rancourt, François Durvy, les trois conseillers de la leader de l'extrême droite incarnent la bourgeoisie qu'ils souhaitent convertir au Rassemblement national d'ici 2027.

Comme ils détonnent avec leurs airs d'anciens communiant. Tous trois si bien mis, col droit, sourires polis, pas le genre à se lâcher sur les pizzas du buffet, encore moins à la sono. Mais leurs pupilles brillent quand Marine Le Pen se met à chanter du Dalida. «*Laissez-moi danser*», jubile-t-elle en ce dimanche 2 juin, une semaine avant les européennes où le RN est donné au plus haut dans les sondages. Ils vibrent avec «*Marine*», encore surnommée «*la patronne*», heureux d'être invités dans sa maison de Saint-Nom-La-Bretèche, dans les Yvelines, entre ses chats et sa garde habituelle, Louis Aliot, ses amies, les vieux fidèles d'Hénin-Beaumont, le jeune Jordan Bardella salivant devant la victoire en marche.

Eux ont peu d'expérience en politique, pas d'historique avec le parti d'extrême droite, mais ils font désormais partie du premier cercle. «*La Versailles connection*», les appelle Marine Le Pen, familière de cette banlieue ouest cossue qu'elle n'a jamais quittée et qui l'a toujours méprisée. Ces trois nouveaux mousquetaires ont grandi dans la ville royale, y habitent, et l'incarnent à la perfection. Dans tous ses clichés. Ils sont issus de familles nombreuses, liées au monde militaire, diplômés, viscéralement catholiques, convertis au RN – pour elle. Renaud Labaye, 40 ans, un saint-cyrien, titulaire d'un master à HEC, est le secrétaire général de son groupe à l'Assemblée. Ambroise de Rancourt, 38 ans, ex-pianiste professionnel, électeur de Mélenchon en 2017 – sans avoir jamais été de gauche pour autant, précise-t-il –, énarque sur le tard, passé par la Direction générale de l'armement, officie depuis six mois comme directeur de cabinet, chargé de rédiger le programme de la prochaine présidentielle. François Durvy, 41 ans, polytechnicien, joue le rôle de conseiller de l'ombre, omniprésent, tout en dirigeant le fonds d'investissement (1,6 milliard d'euros d'actifs) [de l'entrepreneur ultra-conservateur Pierre-Edouard Stérin](#).

Ces Versaillais, rencontrés par *Libération* au terme d'une longue enquête, ont rallié Marine Le Pen au moment de sa traversée du désert, après sa défaite face à Macron en 2017. Ils sont montés au combat pour elle, [Bardella n'est qu'un dauphin à leurs yeux](#), doué mais peu capé. Ils l'encensent avec les mêmes mots : «*Une femme désintéressée, en mission pour la France.*» Eux aussi se disent guidés par la destinée, portés par leur foi. Dans leur discours, toujours lisse, parfaitement contrôlé, peuvent percer de rares échappées sur «*le risque civilisationnel*», l'urgence de «*sauver la nation*», vieille antienne de l'extrême droite. Leur graal : porter au pouvoir la «*patronne*» et avec elle la préférence nationale, sa politique xénophobe. Pulvériser le front républicain, qui a encore fonctionné aux dernières législatives, réactivé [par le flot de saillies racistes et antisémites des candidats frontistes](#). «*C'était la dernière fois*», croient-ils. Ils s'attellent nuit et jour à transformer le RN, sa façade, nettoyer les combles, pour conquérir

aussi les leurs : la bourgeoisie, la France d'en haut jusqu'ici allergique aux «*extrêmes*», refusant de choisir entre «*la peste et le choléra*». Sous leur impulsion, le programme économique du parti – le nerf de la guerre – est ainsi devenu libéral, générant depuis la dissolution une autre petite musique dans les milieux d'affaires sur le thème : après tout, le RN au moins est devenu pro-business... Marine Le Pen ne cesse de les ménager, tout en pilonnant leur ancien champion Macron, «*ce soi-disant Mozart de la finance*», créateur de déficits abyssaux. La voilà galvanisée par ces jeunes Versaillais qui l'adulent, et incarnent si bien ces élites qui lui permettront – elle en est persuadée – d'atteindre la dernière marche du pouvoir.

Laver l'humiliation de 2017

Aussi parle-t-elle volontiers d'eux à *Libération*, le 9 février, au retour [du meeting à Madrid des extrêmes droites européennes](#) euphoriques après la victoire de Trump aux Etats-Unis. «*Ambroise, Renaud, François, des machines de guerre. Je n'ai jamais eu de tels cerveaux. Avec eux, c'est magique, il suffit d'appuyer sur un bouton. Ils sont sympathiques, empathiques. Leur catholicisme social sans doute... ils ont une sensibilité particulière, contrairement à tant d'autres "tout pour ma gueule". Ils sont le signe qu'on peut parler à un autre milieu, font le pont avec le milieu économique.*» [C'est peu dire, depuis l'arrivée à ses côtés des Versaillais, la révolution est quasi hallucinogène](#) : renoncement à abolir la flat tax et à rétablir l'impôt sur la fortune, allègements massifs des droits de succession, suppression des impôts de production... «*On dirait du Macron 2017*», soupire un dirigeant du CAC, qui comme beaucoup observe l'évolution, tout en restant circonspect.

«*Je n'ai pas changé, simplement les milieux économiques me connaissent mal*», ose Marine Le Pen. Sur le papier, elle s'est pourtant muée en championne de l'entrepreneuriat et de l'industrie française, en chantre de l'orthodoxie financière. Elle s'est mise à écrire des tribunes dans *le Figaro* et *les Echos*, à rencontrer des dirigeants d'entreprises comme Vincent Bolloré, [le milliardaire en croisade réactionnaire](#), Eric Trappier, le dirigeant de Dassault, de hauts cadres d'Engie et de Total, des entrepreneurs, des producteurs de cinéma, à fréquenter au grand jour les lieux du pouvoir.

Combien elle a savouré son entrée en scène chez Laurent, la cantine du Cac 40, proche de l'Elysée, à l'automne 2023 avec Henri Proglio, l'ancien dirigeant de Veolia et EDF, qui [ui partageait alors la vie de Rachida Dati](#). Ce grand squal, sollicité pour son expertise sur les questions énergétiques, avait prévu que le déjeuner se tienne dans un salon privé. Marine Le Pen avait fait réserver une table sur l'estrade, aux yeux du tout-Paris.

En finir avec «*le mépris social*» qu'elle a ressenti toute sa vie. C'est son obsession. Laver l'humiliation du débat présidentiel de 2017, quand elle s'est emmêlée dans ses fiches, promettant de rétablir l'écu, confondant Alstom et SFR, ridicule devant 16,5 millions de Français. Quelle honte, Marine Le Pen a même songé à jeter l'éponge. «*C'était douloureux, admet-elle. J'étais épuisée, prise d'une migraine ophtalmique, je n'avais aucune expérience d'un débat de second tour. J'avais prêté le flanc à la dague, je suis dans un moment de solitude.*»

L'héritière de l'extrême droite a senti qu'elle devait, pour survivre politiquement, changer de logiciel et d'entourage. Elle s'est construite, durant près de dix ans, en osmose avec Florian Philippot, son jeune binôme de l'époque, énarque chevènementiste, partisan du Frexit, celui qui l'a convaincue de rompre avec son père, ses sorties racistes et sa doxa libérale. La fille Le

Pen a alors fustigé le patronat, vomit les «*puissances d'argent*», prône un Etat surpuissant, budget illimité... «*On était antisystème, rappelle l'ancien numéro 2. Marine parlait de fascisme doré, du grand capital, on méprisait ces bourgeois qui ne pensent qu'en termes de fiscalité, on voulait parler à l'électorat de Mélenchon.*»

Après l'échec de 2017, exit Philippot, devenu, avec sa petite formation des Patriotes, complotiste. Sa sœur Marie-Caroline a aidé la candidate à relever la tête : relooking, nouveau sourire, régime, sport. Mais «*Marine est restée polytraumatisée, observe un proche, challengée par sa nièce*[Marion Maréchal, ndlr], *jeune, jolie, libérale*». Elle réalise qu'elle ne peut plus mépriser l'économie et continuer à être perçue comme une «*Mélenchon en jupon*», ainsi que l'avait qualifiée, avant son ralliement au RN, Thierry Mariani.

Renaud Labaye, premier apôtre

«*Je ne veux plus jamais être prise en défaut*», pose-t-elle quand elle recrute, en octobre 2017, son chef de cabinet, Renaud Labaye. C'est le pionnier de la garde versaillaise. Un grand brun diablement méthodique et amène, fils d'un médecin militaire et d'une mère au foyer, catholique traditionaliste. Diplômé de Saint-Cyr, avec l'envie de faire du renseignement militaire, une blessure au genou le contraint à renoncer et à s'inscrire en master à HEC, rejoindre la direction générale de la compétitivité à Bercy en 2010. A la fin de son contrat, il passe sans succès le concours de l'ENA.

On est en 2014, les manifestations contre le mariage pour tous radicalisent la droite. «*Je décide de m'engager pour défendre la nation, les valeurs qui font la France.*» Labaye entre alors au service des sénateurs frontistes de l'époque, Stéphane Ravier puis [David Rachline](#), deux proches des milieux radicaux – identitaires pour le premier, soraliens et gudards pour le second, [visé par une enquête pour prise illégale d'intérêts](#). Labaye est recommandé à Marine Le Pen, tout juste élue à l'Assemblée en 2017 avec sept autres députés. Elle fut conquise. Lui aussi : «*Elle se demande si elle est vraiment la bonne personne. J'apprécie ses doutes, sa vision sacerdotale du pouvoir.*»

Il donne tout, l'appelle «*la patronne*», savoure ses messages – «*si tu n'es pas à la messe, rappelle-moi*». A Versailles, où Labaye réside avec son épouse, orthophoniste, Macron a fait un tabac. Mais pas dans son cercle, à la paroisse Notre-Dame des Armées, où il prie en latin. Un soir de 2019, lors «*d'un dîner avec des gens compatibles RN*», Labaye sympathise avec un quadra du quartier, polytechnicien, père de quatre enfants, François Durvy. «*Je me dis : ce mec est brillant, il pense comme nous, il faut le présenter à Marine.*»

François Durvy, le prodige prodigue

Banco, Durvy n'a pas de tabou. Tout, dans sa vie, semble avoir coulé comme un fleuve tranquille, jolie enfance aux portes de Versailles, à Viroflay ; père saint-cyrien, énarque, mère professeure de lettres à Saint-Cloud – où elle enseigne le latin à Marine Le Pen – puis à Lakanal, deux sœurs agrégées dont une polytechnicienne. «*J'ai été entouré de gens admirables, avec une seule valeur : le travail*», déroule le Versaillais, regard net sous les lunettes. François Durvy fait l'X (de 2003 à 2007), déjà porté vers la droite dure. «*On était en plein référendum sur l'Europe, je m'inquiétais pour la souveraineté de la France.*» Il milite pour le Mouvement pour la France de Philippe de Villiers, la voiture pleine d'affiches du châtelain vendéen. Il soutient en 2002 sa candidate à Versailles, Maud de Villèle, épouse d' [Henry de Lesquen](#), cet énarque-polytechnicien fondateur du « [Club de l'horloge](#) »,

émanation libérale du courant racialisiste de la Nouvelle Droite, devenu plus tard ouvertement négationniste. Durvyne approche aussi à l'époque un autre pilier du club, tout aussi racialisiste : l'énarque Jean-Yves Le Gallou, dont le fils était un camarade de l'X. *«Nous avons entamé un dialogue bien plus tard»*, précise l'identitaire, côtoyé lors des dîners d' *«entrepreneurs patriotes»* organisés par Stérin. Le Versaillais minimise ses liens, sans doute parce que Libéa révélé son implication [dans la création d'un cercle «réservé aux Européens», aux relents suprémacistes](#).

En 2006, Durvyne s'inscrit à l'IFP, l'Institut de formation politique, tout juste créé afin de promouvoir de nouvelles élites à droite et de rompre le cordon sanitaire avec l'extrême droite. *«François a fait partie de la deuxième promotion, on est devenus amis»*, raconte l'un de ses fondateurs Alexandre Pesey, un ancien de l'UNI, le syndicat étudiant de la droite dure, qui a formé dans ses séminaires des centaines de cadres de LR, de Reconquête, du RN, des journalistes de *Valeurs actuelles* et du JDDversion Geoffroy Lejeune. Puis le polytechnicien s'est marié, aux Invalides, en 2007, avec une diplômée de l'EM Lyon qui a fait carrière dans la finance ; lui a rejoint l'industrie pétrolière, chez Schlumberger, missionné en Algérie, au Nigeria, au Congo, dans le Golfe... *«J'ai mesuré la chance de vivre dans un Etat de droit, avec un tel système de santé, d'éducation, s'épanche-t-il. J'ai vécu à Dubaï, dans une société d'esclaves, et puis j'ai vu Macron vanter l'économie ubérisée mais moi, quand je vois des gens qui ne sortent pas de chez eux pour commander à manger, des pousse-pousse fleurir à Paris, je ne me dis pas que c'est le progrès. Et puis l'enseignement en maths dégringole, en particulier chez les filles. Je sens que tout part à vau-l'eau, un risque civilisationnel.»*

Quand il rencontre Labaye en 2019, Durvyne s'est reconverti dans le conseil, au Boston Consulting Group. Mais il phosphore avec Pierre Edouard Stérin, le curieux financier, catholique réac, qui s'apprête à l'embaucher pour diriger le fonds d'investissement Otium, destiné à décupler sa fortune et à financer sa «Fondation du bien commun», qui soutient des associations en faveur de l'enseignement religieux ou contre l'avortement... Il cherche aussi le bon cheval pour remplacer Macron, et dîne avec Le Pen en 2019, à Versailles, chez Durvyne. *«Je n'ai pas vu l'intelligence briller»*, a confessé Stérin à Libération. *«J'ai été effarée par la conception de la politique qu'a ce monsieur Stérin»*, dit, de son côté, la candidate. Mais le courant est passé avec François Durvyne.

Lui est moins libertarien, attaché, comme elle, au rôle de l'Etat. Il se dit *«frappé par l'épaisseur de cuir de cette femme»*. Marine Le Pen, elle, est flattée d'avoir conquis ce jeune polytechnicien, visiblement prêt à mouiller la chemise au grand jour. Ça ne court pas les rues autour d'elle. *«Et des cathos, se réjouit Labaye, il n'y en avait presque plus.»* Durvyne ne tremble pas pour sa carrière puisque Stérin lui offre un poste en or. Il est au chaud, très bien payé, à la tête d'Otium capital, carte blanche pour turbiner pour Le Pen, à condition de faire fructifier son fonds – ce que le Polytechnicien réussit, avec une rentabilité de plus de 20 % gagnée en investissant notamment dans les loisirs, la tech, la santé et les sous-traitants de l'industrie nucléaire, avec l'ancien ministre socialiste du Redressement productif Arnaud Montebourg. Au bureau, certains s'émeuvent de voir le boss, qui peut prier le soir en salle de réunion avec ses plus fervents collaborateurs, chanter les louanges de *«Marine»*.

Devant quelques amis, il peut parler en investisseur : *«J'ai acheté à la baisse, c'est elle qui a le plus de chance.»* Mais il s'est véritablement pris d'amitié pour Marine Le Pen. Il mettra même 2,5 millions d'euros, avec Stérin à hauteur de 20%, [pour acquérir la maison de Rueil-Malmaison des Le Pen](#), propriété en indivision des filles et de leur père. *«Bon investissement»*, justifie Durvyne, pour une bâtisse, certes mal entretenue, occupée (le contrat

signé prévoit que Jany Le Pen puisse l'occuper quelques mois après le décès de son époux) mais bien placée, sous-évaluée. Une opération discrètement ficelée, du pain bénit pour Marine Le Pen et ses sœurs. Durvy a ainsi rencontré Jany, perchée sur ses talons, et son vieil ogre à l'œil de verre, qui lui a récité des poèmes. Avec les Le Pen, le polytechnicien s'encanaille. Lui, il envoie des notes impeccables à «*Marine*», la fréquente de plus en plus, chez elle, chez lui. Quand l'une de ses meilleures amies lui dit que l'héritière Le Pen lui fait peur, il sourit. Son épouse, qui a voté Macron en 2017, a fini elle aussi par nouer des liens avec l'ex-finaliste, les quatre enfants sont «*fans*». «*Une vraie tribu*», loue Marine le Pen qui semble avoir trouvé à Versailles une autre famille, rejointe par un «*garçon venu de la gauche*» : Ambroise de Rancourt.

Ambroise de Rancourt, le gentilhomme anti-bourgeois

De gauche, c'est vite dit. Sa famille est de la droite dure catho, père cadre dans l'industrie de l'armement, mère au foyer, quatre enfants, son frère aîné était ami avec Durvy, au lycée Hoche de Versailles. Lui a intégré Sciences-Po, raté sa première année, tout lâché pour se consacrer au piano, intégrant le conservatoire de Neuchâtel. Jeunesse studieuse près du lac, dans cette Suisse où tout roule si bien, «*sans intérêt pour la politique*», insiste-t-il : «*Puis, il y a eu les attentats de 2015, le choc, impossible de continuer à vivre dans ma bulle.*» Le pianiste est soudain pénétré par l'obsession de «*sauver une France en déliquescence, minée par le communautarisme*» et l'immigration. Il fréquente les milieux souverainistes, qui phosphorent notamment autour du blog de Coralie Delaume «*l'Arène nue*», flirte avec l'entourage d'Arnaud Montebourg, sympathise avec Georges Kuzmanovic, l'un des conseillers diplomatiques de Jean-Luc Mélenchon, pour lequel il a voté en 2017.

«*Je me souviens d'un garçon brillant qui s'ennuyait en Suisse, note Kuzmanovic. Il voulait rencontrer Mélenchon, qui n'a pas donné suite, pas son genre les aristos en pantalon de velours... Comme moi, Ambroise appréciait le Mélenchon inflexible sur la laïcité, celui qui disait qu'on ne pouvait plus accueillir autant d'immigrés avec un tel chômage. Puis, en 2018, il est devenu communautariste, obnubilé par le vote musulman, j'ai rompu. Rancourt, lui, est parti voir ailleurs.*» Une vision de l'histoire que le sage aristo partage avec l'ex-insoumis devenu obsédé par l'immigration. A l'époque, il se lâche sur Facebook contre la macronie, la «*honteuse suppression*» de l'ISF, et la flat tax, «*neuf milliards d'euros rendus au plus aisés*». Il communit avec les Gilets jaunes sur les ronds-points de Forcalquier, où ses parents possèdent une résidence secondaire. Ses brûlots numériques tapent dans l'œil de Jérôme Sainte Marie, le sondeur alors embarqué en sous-main pour Marine Le Pen, qui lui souffle de pilonner le bloc macroniste, «*élitaire*» et «*mondialiste*».

Il se prend d'affection pour ce jeune Rancourt, qui réussit l'ENA à 33 ans au second essai, pour faire de la politique. Il le recommande à Marine le Pen. Rencontre chez elle, à l'été 2020, en tête à tête. Elle, seule avec ses chats : «*J'ai lu et bien aimé vos notes.*» Lui : «*Je suis marqué par son intelligence, c'est une machine à fabriquer de la cohérence politique.*» Rancourt sait parler à la femme toujours cognée par l'échec de 2017 : «*Nous allons gagner non pas en dépit de vous, mais parce que c'est vous.*» Il lui dira encore : «*Je suis là pour que vous ne soyez jamais prise en défaut.*» Vite, elle passe au tutoiement, lui donne un de ses félins de race somali, l'intègre à son équipe rapprochée. Et là, «*signe de la Providence*», comme le disent Durvy et Rancourt : les deux hommes se retrouvent dans une réunion en visio. Quelques mois plus tôt, l'énarque, alors en stage à l'ambassade de France à Moscou, avait appelé le polytechnicien, copain de son frère, pour parler politique énergétique. Les voilà engagés pour la «*patronne*», avec Labaye, tous voisins, rentrant régulièrement le soir

ensemble, se croisant parfois au marché, plus rarement à la messe. Les Versaillais ne désespèrent pas de rabibocher la hiérarchie catholique avec l'héritière Le Pen qui, se réjouissent-ils, croit au Ciel.

La revanche du débat

Pas question, en 2022, de planter le débat de l'entre-deux-tours. [Durvy propose de le préparer, en petit commando, dans son manoir normand de Bellengreville](#), acheté en souvenir de son grand-père résistant, un ouvrier engagé dans les FTP. Retrouvailles en secret, l'ambiance est simple, familiale, confort, cuir et chintz, jouets au sol et crucifix au-dessus des lits. Rancourt tient le rôle de Macron, Labaye et Durvy prennent des notes, l'œil sur le chronomètre durant des sessions de deux heures et demie. Tous conseillent de prendre le contrepied de 2017 : fini les attaques simplistes. «*Le méchant dans James Bond ne dévoile jamais ses cartes*», lui glissent-ils. Marine Le Pen écoute, elle carbure désormais à l'eau, se couche tôt. Ses chevaliers servants, eux, devisent, tard. Jean-Philippe Tanguy, pilier de la campagne, découvre alors leur influence, loin des instances du parti dont Marine Le Pen désormais se méfie : trop de bavards, de courtisans, de bras cassés. Les cathos, eux, la revigorent, tout dévoués, véritables infiltrés dans l'establishment, plein d'idées nouvelles. Rancourt en suggère une que Macron aurait pu porter : la suppression de l'impôt sur le revenu pour les moins de 30 ans, manière à ses yeux d'enrayer la fuite des cerveaux. Durvy applaudit, planche de son côté, entre autres, sur la privatisation des autoroutes, de l'audiovisuel public et la réforme lepéniste des retraites avec laquelle il est pourtant en désaccord.

Avec eux, Marine Le Pen en 2022 progresse. [La voilà armée de 88 députés à l'Assemblée. Renaud Labaye est bombardé secrétaire général du groupe](#). L'ancien militaire, qui œuvre sous un portrait de Richelieu, se présente comme le «*gardien de la ligne*», en lien constant avec «*Marine*». Il sait être aussi accort que cassant. «*Il est caporaliste, infantilise les députés, méprise les collabs*», cingle un cadre frontiste. Au groupe, on craint «*l'abbé Labaye*» et sa garde prétorienne, [ces collaborateurs qu'il façonne à sa main, choyés dans le prestigieux «Pavillon A»](#), tout près de lui et de la cheffe. Les députés, eux, ont droit à des bureaux plus loin. Labaye recrute, si possible, dans son milieu, comme cette amie de sa paroisse, Sophie Dumont, ex-cadre de l'industrie pharmaceutique devenue conseillère économique du groupe RN, avant d'être limogée fin 2024 après l'exhumation d'un tweet antisémite. Pas de scandales surtout. Labaye travaille à la respectabilité du parti, loyal, capable d'étouffer ses convictions quand Marine Le Pen ordonne de faire voter la constitutionnalisation de l'IVG. C'est aussi lui qui a ordonné aux élus RN, réjouis après le sacre de Trump, de garder leur joie pour eux. Son crédo : «*On n'est pas là pour se faire plaisir.*»

En 2024, la marche était encore trop haute

Au soir de la dissolution, le 9 juin, un vent de frisson, et de panique, a saisi les Versaillais. Le pouvoir est à portée de main, mais rien n'est prêt. Durvy hallucine devant le niveau des troupes, le fameux «*plan Matignon*» pas du tout opérationnel, l'incurie du directeur général du RN, Gilles Pennelle, les gaffes du médiatique vice-président de l'Assemblée – «*Chenu c'est : une sortie, une connerie*», s'emportait-il. Lui, qui n'a aucune expérience politique, s'est dit prêt à devenir ministre de l'Economie, jugeant «*has been*» l'autre candidat, pourtant favori de la patronne, Henri Proglío. Durvy s'est activé, avec ses acolytes, pour former un hypothétique gouvernement. Rancourt, dans son vivier de trentenaires, revendiquant avoir reçu près de 270 candidatures, issues des grandes écoles. Lui, sondant la bande de Stérin, le

milieu des start-uppers, des polytechniciens, appelant aussi le DRH de l'école des Mines qui, d'après lui, avait déjà reçu des CV pour le RN, – ce que l'intéressé ne confirme, ni n'infirmes. *«J'ai collecté des dizaines de solides candidatures», jure Durvy. Le nom de Marine Le Pen ne rebute plus du tout les talents de moins de 40 ans.»* Son vieux complice de l'IFP, Alexandre Pesey, qui a formé des ambitieux dans toutes les droites, jusqu'aux plus extrêmes, a battu le rappel, dans un mail collectif : *«L'heure est grave ! Nous lançons à TOUS un appel massif à la mobilisation générale.»* Les sélections ont eu lieu dans un petit appartement loué à deux pas du siège du RN, Porte de Saint-Cloud, où Marine Le Pen s'est enfermée avec sa garde rapprochée.

Jordan Bardella, qui se disait prêt pour Matignon, en avait en réalité des sueurs froides. Durvy fut chargé de l'épauler. Lui qui avait coaché l'autodidacte pour affronter le Medef s'est activé pour rassurer les milieux d'affaires. Il a enchaîné les rendez-vous, seul ou avec la patronne, glissant toujours opportunément qu'il travaille chez Otium avec des hommes de gauche, tels Jacques Attali, et surtout Arnaud Montebourg qui l'estiment. Et surtout, qu'il influe sur le programme frontiste. [Sous son impulsion, les dispositifs de justice fiscale ont disparu, étant renvoyés à un vague «deuxième temps»](#), conditionnés à un audit des comptes publics. Exit la réforme des retraites promise par Le Pen (seules les carrières longues auront droit à un ajustement), la réduction de la TVA sur les produits de première nécessité, le rétablissement de l'ISF, remplacé par un impôt aux contours flous, *«sur la fortune financière»*. L'officiel «monsieur économie» du RN, [Jean-Philippe Tanguy, le député de la Somme](#), partisan d'une ligne sociale-populiste, s'agace. Durvy revendique un vrai patriotisme économique, mais il est aussi libéral. Il échange avec Le Gallou, dont il a lu avec soin *le Manuel de la lutte contre la dédiabolisation*, déjeune régulièrement avec Bruno Mégret, l'ex-polytechnicien du FN, partisan de l'union des droites, aujourd'hui grand pourfendeur du *«gouvernement des juges»* et de l'Etat de droit.

Dans les locaux du fonds Otium, Libé a croisé Victor Aubert, [le dirigeant d'Academia Christiana, un groupuscule racialisé et intégriste](#), en quête de financements. François Durvy dialogue avec Eric Ciotti, l'ex-patron de LR rallié à Le Pen, qui l'a invité début janvier à son colloque *«tronçonneuse»* pour tailler dans la dépense publique. C'est le financier qui a, in fine, modelé le livret du RN destiné aux entrepreneurs, biffé les dispositions sur la fiscalité des successions d'entreprises, [la suppression de la flat tax, en arguant qu'elle fait vivre de nombreux petits chefs d'entreprise](#). Tanguy a alors obtenu de la plafonner à 60 000 euros par an. C'est une lutte d'influence, sourde, qui bout en interne. Bardella, lui, se méfie de l'omniprésence des Versaillais, résistant aux injonctions de Durvy de recruter un nouveau DG au RN, *«un vrai pro trouvé par un chasseur de têtes»*. Et Marine Le Pen divise pour mieux régner.

Durant l'éphémère gouvernement Barnier, elle a d'abord missionné Rancourt et Durvy, qui parlaient le même langage techno libéral que les équipes de Matignon, en phase pour ne pas censurer. Puis elle a écouté le bruit du terrain, rapporté par ses vieux fidèles, et décrété la censure. *«Les technos croyaient faire plier la mère tape-dure, se rengorge-t-elle. François est un gentil, il mésestime les rapports de force. Moi, je défends les classes populaires. Je suis une vieille politique blanchie sous le harnais...»* Les Versaillais comme toujours s'inclinent. Ils ont fait corps autour de leur cheffe [durant le procès des assistants du RN](#), lui remontant le moral avec des juristes, quand le procureur requiert contre elle cinq ans d'inéligibilité avec exécution provisoire. Ils ont communiqué, au premier rang, [en l'église Notre-Dame-du-Val-de-Grâce](#), devant le cercueil de Jean-Marie Le Pen. Eux, les gendres idéaux, encensent désormais la mémoire du diable de la République. Labaye avait organisé la messe au cordeau,

choisi les chants, éjecté les vieux fidèles infréquentables comme Lesquen et les antisémites de *Rivarol*. Tous l'ont entourée, protecteurs, se réjouissant que, dans l'épreuve, «*la patronne*» ait retrouvé l'épaule de son ancien compagnon Louis Aliot. «*C'est une telle vie de solitude*», souffle l'un d'eux. L'avenir politique de Marine Le Pen est désormais entre les mains de la justice, qui rendra sa décision le 31 mars. Eux s'en remettent au ciel : «*C'est l'avantage d'être des cathos providentialistes.*»

[Cet article est paru dans Libération \(site web\)](#)